

Ploc !

La revue du haïku



N° 36 – Octobre 2012

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr



SOMMAIRE

1. Avant-propos, Olivier Walter	3
2. Encre, Graziella Dupuy	4
3. Haïku	5
4. Les instants choisis	10
5. Encre, Graziella Dupuy	11
6. Senryû	12
7. Balthus, l'œil des saisons, Roland Halbert	13
8. Haïsha, Robert Gillouin, Patricia Roullé	18

Ploc; la revue du haïku

Numéro réalisé par
Olivier Walter

Dans ce numéro de revue et en cet automne fleurissant, les routes, chemins et sentiers figurent une ligne de moindre résistance...

Thème porteur, s'il en est, cette ligne est la trajectoire d'un point à un autre ; elle est ce par quoi un lien noue ensemble le commencement et la fin d'un premier pas ; elle est le prétexte d'un nomadisme poétique qui converge vers un pur espace d'étonnement ou de ravissement ; elle est, enfin, le point de convergence par lequel s'ouvre encore des espaces insoupçonnés - espaces ouverts sur l'infinitésimale force de l'instant présent.

Il est des chemins sombres qui recèlent plus d'ombres que de lumière ; des sentes où la promesse d'un enchantement fourmille ; des routes qui se creusent entre onirisme et saveurs abruptes ; il est aussi d'autres sentiers qui sont un pont entre un sillon stellaire et une goutte de rosée.

Souvent, ces chemins ne mènent nulle part... Non parce que leurs courbes sont floues, brisées ou effacées, mais parce qu'ils portent dans leur linéaments les plus secrets la connaissance d'un invisible tracé...

Le haïku se prête à cette trajectoire que lance derrière et devant soi la symbolique du chemin. Il s'y prête à tel point que la route, dans son énigme de la traversée, franchit toutes les saisons et n'en retient aucune...

OW



Dany Albaredes

Ciel gris, neige grise
la sente s'est effacée...
nos pas chancelants.

Coralie Berhault- Creuzet

l'été s'éloigne -
un papillon blanc
fleurit le sentier

pas de chemin jusqu'à toi -
une nuit
pavée d'étoiles

Bikko

sifflements soyeux
d'air sur la carrosserie
~ route de Lyon

au bord du chemin
un tas de plumes blanches
~ le jour se lève

Alexandre Bocquier

Nu comme un ver
La neige me réchauffe
Où est mon chemin ?

Marc Bonetto

L'automne s'enfuit
Sentier migrateur
Des oies sauvages

Détour d'une haie
Le chemin de campagne
S'égare en plein ciel

Kevin Broda

Je marche seul
Sur un chemin de terre –
Vol de canards sauvages

Marcher seul
Sur un chemin –
Le bruit de mes pas

Maryse Chaday
ah ! La couleur
des fleurs de poirier sauvage
au bord de la route

sorties du jardin
les acanthes dans le sentier
leur ombre classique

Jean-Louis Chartrain

Route de nuit ~
notre dispute à peine feutrée
par le brouillard

Christian Cosberg

promenade sous les acacias
leur parfum
~déjà l'esprit du miel

sous la lune
le chemin argenté
des limaces

chemin de graviers
seul avec le bruit
de mes pas

Janine Demance

sentier
à l'écart du monde
parfum de mûre

pause en chemin
si pure l'eau de source
dans le creux des mains

Diane Descoteaux

les cieux assombris
par la migration des oies
en pointillé gris

Hélène Duc

route des retours -
tas de sable à l'abandon
la pleine lune

chemin de Compostelle
pour oublier la route
une île flottante !

Emeraude Dumont-Couturier

Les feuilles rampantes
sillonnent les routes
- bris de verre au sol

Déclin de l'été -
nul poteau n'indique
le chemin des rêves

Gaziella Dupuy

Parmi les ombres
au détour d'un chemin
je cherche la mienne

Longeant le sentier
toutes les ombres en une seule
– fin de l'été

Route des vacances –
une procession de lucioles
l'horizon bleu nuit

Vincent Hoareau

sentier forestier -
quand passe la libellule,
une feuille tombe

route du bord de mer
les lentes ondulations
de la glissière

déviation :
passer par le chemin
aux pissenlits

Marie-Noëlle Hopital

Au bord du sentier
velours violet d'un iris
parmi les broussailles.

Philippe Macé

deux chemins cabossés
la vieille croix de pierre
reste muette

chemin de nuit
le pont sur la rivière
entre deux lunes

Marie-Alice Maire

Matines voilées -
un serpent de brouillard
entrave la route

Au bout du chemin
mine de rien ... l'hiver
emboîte mes pas.

Allée forestière -
quelques marrons en sursis
jusqu'au réveillon...

Agnieszka Malinowska

premier jour de froid
sur le mur de la cuisine
le chemin des fourmis

chemin boueux -
fouetté par le vent d'automne
un chien hurle

route enneigée
dans la lueur pâle du soleil
l'envol des corbeaux

Christiane Ourliac

allée cavalière
au galop fuient les nuages
ah ! l'aubépine

Adrien Pelletier

Sous les barbelés
Une bête passe
Les poils du blaireau

Hautes herbes de Juin
Les traces d'un renard
Pour seul chemin

Odeur de purin
Dans le sillage des bêtes
Et dans celui du chien

Marcel Peltier

Vieux village,
chemin de campagne
sans issue.

Bord de route,
cette croix plantée
dans le sol !

Liliane Motet

Bruit de cascade -
à mi-chemin du sentier
la fraîcheur de l'air

Au bout du chemin
plus que la peau sur les os
....personne n'en parle

Route verglacée -
seul un corbeau la traverse
quittant les guérets

Marie Jeanne Sakhinis - De Meis

Après l'orage
dans les ornières boueuses
une musaraigne

Aube naissante
des deux côtés de la rue
vapeurs d'égouts

Keith A. Simmonds

Maison de retraite...
sur le chemin des souvenirs
deux amis regardent des photos

Minh Triêt Pham

Vosges du Nord —
contourner une limace
au milieu du sentier

brise matinale —
se promener dans le parc
sur les traces d'un rêve

Christine Walter

Chemin de terre -
sur la flaque immobile
l'ombre d'un merle

Haie de noisetiers -
trop petite pour la limace
la coquille vide !

Sentier détrempé -
joues tachetées de noir
l'enfant à vélo

Roland Halbert

Route en plein soleil –
Mon ombre a toujours un mètre
d'avance sur moi.

Ma mère en galoche – Un ange la suit...
dans la boue du chemin creux.

Instants choisis

promenade sous les acacias
leur parfum
~ déjà l'esprit du miel

Christian Cosberg

Ici, nulle rêverie ornementale, nulle parodie de pacotille ou fantaisiste évasion ! Le sentier est comme caché par les ailes des oiseaux ; il se révèle par voie détournée. Il ne mène pas là où on l'attend et ne se fait point attendre pour autant !

Le sentier ne va nulle part s'il est vrai que ce no man's land soit le lieu du tout possible : sente de pur espace ouverte sur l'essence de l'arbre ; ondulation d'une ombre qui révèle la lumière.

Nulle promesse dans la résine du tronc ; nulle pamoison par le suc de la fleur. Les acacias recèlent leur quintessence dans les pas d'un promeneur... L'odeur première se mue en parfum ; le parfum est l'émanation d'une alchimie parfaite avant qu'elle ne soit née...

Ce haïku est ordre et volupté : le premier pour son unité accomplie ; la seconde, dans la célébration des sens et du sens qu'elle donne à voir. Le rythme du poème est, selon les règles prosodiques, naturellement inversé : le deuxième vers avec ses trois syllabes enchâssées est le pivot et le ferment du troisième - inattendu.

Olivier Walter



Diane Descoteaux

sous le panonceau
"stationnement interdit"
une bicyclette

le chant des grillons
dans la rue où je vais seule
et eux ...par millions

Marie Népote

Quel été pourri !
les vacanciers sur la route
jouent les escargots.

Marc Bonetto

Deux pas de danse
La forêt s'éloigne
Dans la brume

Roland Halbert

Kilomètre cinq, malgré son lourd sac à dos, l'escargot me double !

Pour seule lumière sur le chemin de Saint-Jacques : une ampoule au pied !

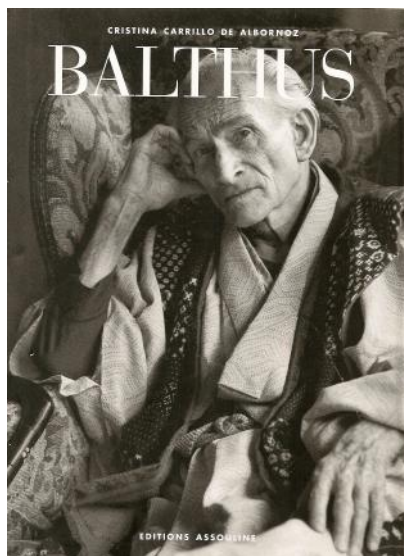
Hélène Duc

chemin de Compostelle
pour oublier la route
une île flottante !

Maryse Chaday

sur la route
calligraphies de goudron
pas le temps de lire

soleil d'hiver
glacées au bord de la route
les filles de joie



Éditions Assouline, collection « Mémoire de l'art », 2000.

BALTHUS, L'ŒIL DES SAISONS

« Il faut comprendre le haïku simplement comme un tableau. »

Kyorai

« Tout ce qui comptait, c'était justement les choses tout à fait normales,
mais que le peintre avait placées dans la lumière de l'exceptionnel. »

Peter Handke

Le peintre Balthus dans son fauteuil, en kimono. Ce visage taillé à coups de serpe de la vie. Ce nez aristocratique en forme de bec d'oiseau de haut vol. Cette oreille de chat à large pavillon (ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommé *le Roi des chats*, titre d'un de ses tableaux de 1935). Et surtout, précisément, ce regard félin, térébrant, sagace où perce une passion inflexible... On peut y lire l'heure, comme dans les yeux des chats, selon Baudelaire. Pas de doute : notre homme voit bien au-delà des écrans et entend bien au-delà des brouillages. Il ne se déguise pas, ne joue pas à l'Oriental (genre Loti), ne japonise pas par coquetterie. Il apprend la langue de Mishima (il sait aussi l'anglais, l'italien et le français). Il épouse en secondes noces la Japonaise Setsuko Ideta et donne à leur fille le nom de *Harumi* « Regard de printemps » (littéralement « Printemps-regarder »). Il a tout bonnement un sens aigu de la saison et de la tradition vivante. D'ailleurs, non sans provocation, il se dit « médiéval ». Cet homme est un empereur des signes, égaré dans notre époque Nintendouille. Il fait cavalier seul, en dehors de toutes les écoles et de toutes les modes ; voilà qui le rend quasi invisible.

Atelier sur l'herbe, elle pose nue... Les tortues sortent la tête.

Ses origines polonaises. Son nom complet est Klossowski de Rola (prononcer : KUAssowski) et, bien entendu, il n'est nullement indifférent que "Klossowski" signifie « épi de blé » et "Rola" « terre labourable ». Aucun peintre n'aura labouré, à contre-courant, un sillon aussi singulier et aussi fertile dans la terre mal débroussaillée de la peinture moderne. « Je suis pour la beauté à une époque où la beauté est piétinée. » Ah bon ? « Je crois la lumière altérée, la forme exténuée, le mouvement égaré. » (Tiens, tiens, frappant écho de Rimbaud, qui n'est jamais très loin). Sa graphie déliée signe en clair l'élégance naturelle du personnage :

Jayon Jayon Jayon

On se souvient qu'avec malice, le peintre – de nature taiseuse comme tout vrai artiste – fait inscrire dans le catalogue de la rétrospective londonienne à la Tate Gallery en 1968 : « Balthus est un peintre dont on ne sait rien. Maintenant, regardons les peintures. » Voilà, c'est tout ! Comme si les éléments biographiques n'étaient qu'une vague écume d'algues vertes. Et à un ami polonais qui, un jour, lui demande : « Que faut-il faire pour peindre ? », Balthus donne cette réponse à peser avec soin : « La première chose à faire est de s'oublier. » L'effacement de soi, vous connaissez ? Non, c'est dommage, prévient le peintre avec un fin sourire, vous peindriez de bien meilleurs tableaux ; vous écririez des haïkus moins convenus et moins mièvres. L'artiste qui s'empoisse dans le violon sur le moi ou le haïkiste qui n'accepte pas de passer par cet *oubli de l'ego* ne parviendra qu'à « des astuces » comme ironisait Bashō. Autrement dit, des singeries de haïku. Bref, on ne sait rien ou pas grand-chose de Balthus, mais il n'est pas interdit de mettre l'accent sur quelques moments-clés de sa vie. Formation ? Son père et sa mère, tous deux peintres. Leur collection de peintures japonaises. À seize ans, sur les portes d'une armoire, le jeune Balthus peint des motifs chinois : montagnes, arbres, oiseaux (il faudrait plutôt écrire *montagne-arbre-oiseau* ou, mieux encore, *montagnarbroiseau*, car ces éléments naturels s'organisent selon un continuum vital). Le conseil percutant de Pierre Bonnard aux parents du jeune homme : « Surtout, ne l'envoyez pas dans une école de peinture ! » Transposition pour un haïkiste d'aujourd'hui : surtout, ne l'envoyez pas dans un kukaï ! Autodidacte (entendez : celui qui sait s'enseigner, tout seul, à l'école des grands maîtres), il entend la leçon de Cézanne : « Il faut savoir peindre un tuyau de poêle. » Comme il faut savoir aligner trois mots de façon modulée et sensible. Balthus apprend en copiant, au Louvre, *Écho et Narcisse* de Poussin (ce mythe met en scène l'invention de la peinture, et ce tableau capte l'inverse même du narcissisme artistique) et il fait le « voyage d'Italie » à vélo, en copiant aussi Masaccio, Giotto, Piero della Francesca, Simone Martini... Il a la révélation de « l'accord profond » qui unit l'École de Sienne à l'ancienne peinture chinoise et japonaise. « Le peintre chinois cherche moins à "représenter" qu'à s'identifier à la nature, aux êtres et aux objets de la Nature. » C'est toute la différence entre un poète oriental et un poète d'Occident : effacement dans l'identification à la Nature. Cette Nature qui est aussi essentielle pour le peintre que pour le poète. Dans ses *Propos sur la peinture*, Shitao affirme : « Quand le paysage est né de moi

et moi, du paysage, celui-ci me charge de parler pour lui. » Le taiseux se tait, c'est sa peinture ou sa poésie qui parle. Et qui laisse à voir et à entendre... Le haïku « simplement comme un tableau » (Kyorai). Œil-oreille.



Calligraphie Haru « Printemps ».

Encre de Chine sur papier de riz (Coll. R. H.)

Selon Balthus, quelle est la leçon donnée par l'écriture sino-japonaise, tracée au pinceau ? Précision et équilibre dans la composition. « Le caractère se réalise en effet dans un espace limité, ce qui conduit à solliciter, de manière presque inconsciente, son sens de la précision et de l'esthétique. » On comprend mieux la méfiance amusée des Japonais vis-à-vis de notre écriture, trop souvent platement scolaire, qui avance à l'aveuglette, de gauche à droite, « en crabe » comme ils disent, et sans l'énergie mesurée du trait. À cet égard, il faudrait réapprécier la boutade de Balthus : « Si au cours de ce siècle [XX^es.], l'homme occidental, au lieu de se tourner vers l'art africain, s'était penché sur l'art oriental, l'histoire de l'art serait tout autre ! » En effet, changement total de perspective, complète réorientation culturelle. Il est vrai que si nous avions dans l'œil la peinture des Song aussi bien que le fétiche Yoruba, le trait de Sengai ou de Hakuin aussi bien que le masque Ashanti, toute notre culture visuelle se verrait métamorphosée en profondeur. Mais la « tentation de l'Orient » vient à peine de commencer... Le haïku la favorise à sa manière.

Liens féconds de Balthus avec les poètes. Il cite Dante par cœur (de Rainer Maria Rilke en personne, il a reçu en cadeau *La Divine Comédie*). Ses amis sont – excusez du peu – Pierre-Jean Jouve qui voit combien dans sa peinture « toute la chose de cette minute est marquée d'éternité » ; Antonin Artaud qui y perçoit « l'ombre auditive d'un timbre » ; Paul Eluard pour qui « La flamme naine perd sa fleur dans son miroir » ; René Char qui y décèle « ce rouge-gorge infus » ; Octavio Paz dont un vers dit : « La lumière est le temps qui se pense ». (C'est Paz aussi qui a cette formule pointue : « Le monde tient / en dix-sept syllabes. ») Tout un passionnant programme pour le poète non aveuglé par l'esbroufe spectaculaire : « La peinture n'est pas un spectacle », plaide Balthus. Et à l'image acoustique du haïkiste, le peintre recherche « l'esprit de légèreté ». Il peint volontiers en écoutant Mozart qui donne à merveille le sens du tempo, de la dynamique et conduit à cette *allegria* ressentie par le peintre en attaquant la toile. Il y a une *allegria* du haïku à trouver : ce sentiment d'adéquation musicale entre le fond et la forme, quand le vers a vraiment touché à sa juste proportion et qu'il s'accorde à son nombre intérieur, devenu quasi instinctif. C'est ce que Balthus appelle la « mathématique intime ». Mathématique intime du cinq-sept-cinq. Dire et redire que le haïku n'est pas à concevoir platement comme un tercet – même si, en Occident, il en prend la trompeuse présentation –, mais comme une *unité de souffle* de dix-sept mores (Japon) et de dix-sept syllabes (France), distribuée en trois séquences (cinq-sept-cinq) métriques en japonais et rythmiques en français. C'est bien UNE unité de souffle, sinon pourquoi parler d'un poème de dix-sept syllabes ? (Il ne viendrait à l'esprit de personne de prendre en compte les cent soixante-huit syllabes d'un sonnet en alexandrins). Oui, le monde peut tenir en dix-sept syllabes. Débrouillez-vous la langue ; faites-la revenir – art culinaire, très proche de la préparation des couleurs en peinture ! – en la trempant délicatement dans l'impair. Les Anciens le savaient. Que disait le vieux Virgile ? *numero deus impari gaudet* : « l'impair réjouit le dieu », c'est-à-dire, réjouit le cœur et l'esprit en nous. Tout haïkiste, digne de ce nom, ne saurait l'oublier.



Paraphe de Balthus.

Étrange monde que celui de Balthus, où le chat – ce « vampire sucré » (Baudelaire) – qui revient sans cesse dans ses toiles, a la taille incongrue d'un tigre domestique. Où la leçon de guitare se joue dans un certain écart fondu de la cuisse (érotisme torride). Où « la tasse de café » renverse tout l'espace comme un sorbet à la vanille sur la langue. Où « les beaux jours » s'incarnent dans une longue adolescente qui chauffe son indolence au miroir. Où « la montagne » en pâte d'amande est sous-titrée « l'été. »

Au frais, persiennes baissées – Dehors, le soleil grille ses amandes.

Où « le lever » semble un effet de vent frais, soufflé par un curieux oiseau à tons chauds. Où « le salon » ouvre large sa fenêtre, sidérée d'orages. Où les iris poussent de façon insolite au bord du « panier de cerises » (on dirait que « le cerisier » prépare un décollage d'ange à la verticale). Où l'on dort, dort, dort – oh, la chaste débauche de toutes ces dormeuses et de toutes ces rêveuses ! – on dort dans le poing fermé d'un « Golden Afternoon » ou bien au cœur d'un hiver de « phalène » (comme si l'hiver se faisait collectionneur de lampes secrètes). Où les natures mortes sont, selon la belle expression japonaise, tout simplement des « choses calmes » (*seibutsu*) qui ouvrent l'œil et regorgent de « matité juteuse ». Où les paysages adoptent le point de vue de la haute alouette immobile. Ici, comme dans le haïku, tout est *atmosphérique*. Et le haïku se fait justement ce timbre intime de l'instant atmosphérique. Diderot : « Le peintre n'a qu'un instant. » Le haïkiste aussi. Toute la vie condensée et vibrante à la crête de cet instant.

Le pollen sans poids

Pinceau suspendu... danse dans l'air blond.

Approcher, pas à pas, touche après touche, avec l'œil neuf du rouge-gorge, le tableau de Balthus, intitulé « Japonaise au miroir noir » (pas moins de neuf années de travail : 1967-1976, c'est justement l'instant reconduit à l'infini). On y découvre cette *bijin* (« beauté ») qui, dans un geste de nageuse au fil du courant des formes, tend tout son corps vers un miroir d'ombre. Le peintre nous offre cet étrange miroir d'obsidienne qui, comme le haïku, est un cristal d'intuition. Quelle heure est-il dans l'œil du chat Balthus ? Il est *l'heure rousse*. On y entend l'herbe-aux-quarante-regards pousser. Bientôt –vous verrez –, votre chambre, votre rue, votre vie, votre amour ressembleront à s'y méprendre à cet éclat saisonnier surgissant d'une toile de Balthus. Et les passants, avec de drôles de gestes oniriques (savante et charmante « gaucherie » du roi des chats qui semble peindre des marionnettes arrêtées, des grosses têtes piquées par l'abeille délicieuse du rêve), les passants parleront en toute discrétion d'une saison métaphysique qui, comme dans le haïku, brûle divinement la langue. Dans leur bouche murmurante, il sera toujours encore temps de capter cette heure rousse et vibratile : « bonheur en lumière », confie Balthus. Ce n'est pas pour demain ? Mais si ! Cette subtile opération de magie blanche – blanche comme la céruse – a déjà commencé en douce ; elle s'infiltre minutieusement un peu partout dans l'air... Regard de printemps en haïku. Vous verrez.

des années-lumière !

sous l'ongle du peintre,

Atelier au crépuscule :

Roland Halbert



Photo R. Gillouin

Texte P. Roullé

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2012, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.
Tirage papier : APH, Seichmps ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871

Dépôt légal : Octobre 2012

Prix : 9.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot